



Le phénomène viking

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. Le phénomène viking. Dumézil, Bruno; Joye, Sylvie; Mériaux, Charles. Confrontation, échanges et connaissance de l'autre au nord et à l'est de l'Europe, de la fin du VIIe siècle au milieu du XIe siècle, Presses universitaires de Rennes, pp.99-115, 2017. hal-02186837

HAL Id: hal-02186837

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02186837>

Submitted on 16 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le phénomène viking

Entre la fin du VIII^e et la fin du XI^e siècle, les sources écrites occidentales se font l'écho d'attaques opérées par des groupes qu'aujourd'hui l'historiographie appelle le plus souvent « Normands » ou « Vikings ». Pendant un peu plus de trois siècles – c'est-à-dire pendant la plus grande partie de la période envisagée par la nouvelle question d'agrégation – le phénomène viking est de fait un des traits qui unissent la plupart des régions au programme, des îles Britanniques à la Russie, en passant par le monde franc et les rives méridionales de la mer Baltique. Il ne sera pas possible, dans les quelques pages qui suivent, de résumer l'ensemble des connaissances disponibles sur ce phénomène, sur sa chronologie la plus fine, ou sur ses conséquences dans les sociétés confrontées aux déprédations vikings : nous renvoyons pour cela aux nombreuses publications, tant en français qu'en anglais, qui cherchent à faire le tour du sujet¹. Après un premier développement consacré à des questions de vocabulaire, nous passerons donc en revue quelques thèmes qui, au cours des dernières décennies, ont fait l'objet de remises en question ou de développements nouveaux, en particulier pour les VIII^e et IX^e siècles. Un autre chapitre, dans la troisième partie de ce livre, sera le pendant de celui-ci : il permettra d'envisager les deux derniers siècles du programme sous l'angle complémentaire de la « diaspora viking ».

Cela fait longtemps que l'on sait que les vikings ne portaient pas de casques à cornes, qu'ils ne juraient pas sans cesse « par Thor » et « par Odin », et qu'ils ne naviguaient pas dans des « drakkars² ». Il est vrai que cette image perdure dans la culture populaire – celle du cinéma, des séries télévisées ou des jeux vidéo –, même si les historiens, philologues et archéologues professionnels les ont depuis longtemps remises au magasin des accessoires inutiles. Mais les relectures historiographiques actuellement en cours vont bien au-delà de la seule chasse aux images d'Épinal : elles nous amènent à contester certaines conceptions trop essentialistes du phénomène et de l'identité même des vikings, qui ont longtemps dominé. En effet, la stupeur des auteurs chrétiens du haut Moyen Âge, la nécessité pour les souverains scandinaves du Moyen Âge classique de se construire un passé glorieux, le gothicisme et le nationalisme scandinave entre la fin du XVIII^e et le début du XX^e siècle, ou encore la volonté de certaines

¹ Il existe plusieurs ouvrages introductifs, plus ou moins complets. Pour une découverte rapide et commode, voir en premier lieu BAUDUIN Pierre, *Les Vikings*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que-sais-je ? », n° 1188, 2004. On peut aussi consulter les synthèses de ROESDAHL Else, *The Vikings*, 3^e éd., Londres, Penguin, 2016, et WINROTH Anders, *The Age of the Vikings*, Princeton, Princeton University Press, 2014 (trad. fr. en préparation). SAWYER Peter H., *The Oxford Illustrated History of the Vikings*, Oxford, Oxford University Press, 1997, est agréable à consulter et bien illustré. Beaucoup plus exhaustif, BRINK Stefan et PRICE Neil, *The Viking World*, Londres, Routledge, 2009, constitue un excellent guide à travers les principales problématiques du sujet. HALL Richard, *Exploring the World of the Vikings*, Londres, Thames & Hudson, 2007, est très complet et richement illustré. Enfin, on peut renvoyer aux deux volumes de SOMMERVILLE Angus A. et MCDONALD R. Andrew, *The Vikings and Their Age*, Toronto, Toronto University Press, 2013, qui est un manuel bien fait et à jour, et *The Viking Age : A Reader*, Toronto, Toronto University Press, 2014, recueil de documents traduits en anglais, avec des pistes pour le commentaire.

² Ce mot est une invention de la fin du XIX^e siècle : il résulte d'une mauvaise transcription anglaise d'un mot suédois lui-même dérivé d'une formule poétique norroise servant à désigner certains navires de guerre, sans doute par métonymie avec leurs figures de proue en forme de dragons (*drekar*, sing. *dreki*).

régions d'Europe comme la Russie ou la Normandie d'exalter des « racines viking » (y compris pour des raisons touristiques), ont débouché sur la constitution, dès la fin du XIX^e siècle, d'un véritable « mythe viking », qui dote les pillards scandinaves du VIII^e-XI^e siècle d'une essence à la fois fascinante, héroïque et terrifiante³. En déplaçant la focale et en acceptant de comparer l'activité viking au long des mers et des fleuves du Nord de l'Europe avec des développements analogues et contemporains, on parvient à mieux comprendre la nature de ce phénomène complexe et multiforme, et son originalité n'en est que mieux mise en lumière⁴.

Qui étaient les vikings ? Quelques questions de vocabulaire

Ces changements se marquent en premier lieu dans le vocabulaire retenu par les spécialistes, tant anglophones que francophones. La façon dont nous désignons les vikings a changé au cours des dernières décennies : ces évolutions reflètent une plus grande attention portée aux sources, et un souci de choisir le mot juste. Car s'il convient de tenir compte de la façon dont les peuples visés par les attaques vikings désignaient eux-mêmes leurs agresseurs, il n'est pas toujours pertinent de reprendre à notre compte les termes dont ils faisaient usage.

Ainsi, l'expression « les Normands », héritée des sources latines, en particulier franques – où les vikings sont souvent appelés « hommes du Nord » (*Normanni, Northmanni*) – a fortement reculé dans les travaux en français, où elle a longtemps dominé quand il s'agissait de désigner les envahisseurs venus du Nord⁵. Aujourd'hui, quand on parle des « Normands » dans un livre d'histoire médiévale, on parle le plus souvent des habitants de l'ancienne Neustrie, quelle qu'ait été l'identité ethnique de leurs ancêtres : en d'autres termes, est « normand » au Moyen Âge tout individu originaire de Normandie, qu'il ait ou non des « Normands » dans son ascendance. Cela n'est pas dû à l'influence de la langue anglaise, qui réserve depuis longtemps le mot *Normans* à Guillaume le Conquérant et à ses semblables ; en effet, les expressions *Northmen* et *Norsemen* ont elles aussi reculé dans l'historiographie britannique. L'adjectif *Norse* reste certes d'usage courant, mais dans le sens de « norrois », c'est-à-dire dans un sens purement linguistique : il se réfère aux seuls locuteurs d'une langue, celle que l'usage scientifique appelle le norrois. Il en va donc des hommes du Nord un peu comme des Indo-Européens étudiés récemment par Jean-Paul Demoule⁶ : le terme conservé (*Norse*, norrois) est réduit à l'état d'adjectif et à l'étude

³ Sur ce point, et sur les usages politiques du « mythe viking », voir en dernier lieu DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, ch. VIII.

⁴ La plupart des articles réunis par BAUDUIN Pierre et MUSIN Alexander (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident. Regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rous ancienne*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2014, sont représentatifs de ces relectures. Voir aussi le volume d'articles de DOWNHAM Clare, *No Horns on their Helmets ? Essays on the Insular Viking-Age*, Aberdeen, Centre for Anglo-Saxon Studies – Centre for Celtic Studies, 2013.

⁵ Voir par exemple la fortune de l'expression « invasions normandes », qui après avoir été très populaire jusque dans les années 1980 (ex. : D'HAENENS Albert, *Les invasions normandes, un catastrophe ?*, Paris, Flammarion, 1970), a pratiquement disparu des travaux actuels.

⁶ DEMOULE Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014.

de traits avant tout linguistiques, éventuellement culturels, mais il n'y a pas de « peuple des Normands », du moins hors de Normandie.

Deux termes – Scandinaves et vikings – se sont imposés à la place de ceux qui font référence au Nord. Le mot « Scandinaves » est assez courant dans l'historiographie, tant en français qu'en anglais : il a l'apparence de l'objectivité, car ces hommes venaient de Scandinavie. Mais est-ce bien le cas ? On verra plus loin que l'origine scandinave des vikings doit être nuancée, ou du moins doit être comprise autrement. De fait, bien des pirates et des guerriers des mers du Nord n'étaient pas originaires de Norvège, de Suède ou du Danemark : un personnage comme Osgod Clapa, qui mena plusieurs expéditions au milieu du XI^e siècle, était bien intégré à la cour anglaise et, malgré des origines en partie « danoises », ne peut être identifié que comme un Anglais⁷. De même, peut-on ranger les Islandais dans cette catégorie, quand on sait qu'une grande partie de la population de l'île était venue d'Irlande et d'Écosse⁸ ? La prudence s'impose.

Quant au mot « vikings », son usage dans les sources est complexe, comme le montrera fort bien l'exemple suivant. Un peu avant 1130, le scalde Halldórr skvaldri composa un poème en l'honneur du roi norvégien Sigurd I^{er} (1103-1130), qui revenait tout juste d'une expédition en Terre Sainte. Ce poème, intitulé *Útfarardrápa* (« Poème sur le voyage au loin »), n'est connu que par des fragments⁹. Il montre toutefois qu'à l'époque des croisades, on continuait d'exalter les exploits de souverains et de guerriers scandinaves qui avaient participé à des expéditions maritimes, en parfaite continuité avec l'activité qui avait dominé les siècles précédents, et l'on usait pour cela d'un vocabulaire et d'un style traditionnels hérités de l'âge viking. Or le mot « viking » n'apparaît qu'une seule fois dans le poème, à travers une mention d'« horribles vikings » (*fádýrir vikingar*) que doit affronter le souverain, et dont il vient bien entendu à bout. Mais ces « horribles vikings » ne sont autres que les adversaires sarrasins de Sigurd, c'est-à-dire des pirates musulmans¹⁰.

Cette anecdote montre l'intérêt du décentrement dans l'étude du phénomène viking, ne serait-ce qu'en termes de vocabulaire. Sans renoncer à l'emploi du terme « vikings », il convient de l'utiliser à bon escient, et de ne pas l'essentialiser. Le mot norrois *viking* (substantif féminin) désigne en effet un type d'activité, que l'on peut résumer comme une « entreprise nautique en vue de l'acquisition de richesses ». La *viking*, qui reposait avant tout sur l'armement d'un navire et le recrutement d'un équipage, pouvait impliquer le pillage et la piraterie¹¹, mais aussi bien le

⁷ GAUTIER Alban, « Osgod Clapa († 1054) : pirate, corsaire, mercenaire ou rebelle ? », in Christian BORDE et Christian PFISTER (dir.), *Histoire navale, histoire maritime. Mélanges offerts à Patrick Villiers*, Paris, SPM, 2012, p. 77-83.

⁸ Sur le peuplement de l'Islande, voir BYOCK Jesse L., *L'Islande des Vikings*, Paris, Aubier, 2007.

⁹ C'est là le lot commun des poèmes scaldiques, qui après une première composition orale nous ont le plus souvent été transmis sous la forme de strophes dispersées dans des textes ultérieurs, en particulier dans les sagas islandaises du XIII^e siècle. Pour une introduction à ce corpus poétique, voir BOYER Régis, *La poésie scaldique*, Turnhout, Brepols, coll. « Typologie des sources du Moyen Âge occidental », n° 62, 1992.

¹⁰ JESCH Judith, « Christian Vikings : Norsemen in Western Europe in the 12th century », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), *op. cit.*, p. 55-60 (p. 58).

¹¹ Sur la pertinence de la notion de « piraterie » pour le haut Moyen Âge septentrional, voir GAUTIER Alban, « La piraterie dans les mers du Nord au haut Moyen Âge (V^e-XII^e siècle) », in Gilbert BUTI et

commerce, le mercenariat, la capture pour rançon ou l'extorsion de tributs¹². C'était une activité à la fois honorable et genrée, plus valorisée parmi les élites masculines que ne l'était le travail de la terre. Elle était menée *at afla sér fjár*, « pour se procurer des richesses » – l'expression apparaît dans les sagas islandaises du XIII^e siècle, mais aussi dès le X^e siècle sur des stèles runiques, où un individu célèbre la mémoire d'un proche qui a fait fortune outre-mer : « Kárr a fait ériger cette pierre en mémoire de son père Haursi : il a bien voyagé, et a acquis des richesses [*fjár aflaði*] à l'étranger, en Grèce, pour son fils¹³ ».

Celui qui se livrait à cette activité était un *víkingr* – en français, un viking – et ce quelle que soit son origine ethnique¹⁴. C'est ainsi que le comprenait le scalde Halldórr au début du XII^e siècle, et c'est ainsi qu'une partie des sources contemporaines a identifié les vikings. Nombre de textes francs les qualifient en effet de *piratae* : les *Annales de Saint-Bertin* rapportent à plusieurs reprises comment des *pyratae Danorum* ou des *pyratae Nordmanorum* ont attaqué des villes et des monastères francs¹⁵. De même, dans un vocabulaire latin compilé en Angleterre à la fin du X^e siècle¹⁶, le mot *pirata* est glosé par les mots *cilix* (c'est-à-dire « Cilicien », référence classique rappelant que la Cilicie fut un nid de pirates dans l'Antiquité), *scegðman* (« homme de bateau »), et bien sûr *wicing*, qui désigne sans conteste un pirate, un bandit maritime¹⁷. On trouve aussi en Angleterre d'autres mots comme *flotan* (« gens de la flotte ») et sa variante *scipflotan* (« gens de la flotte de navires »), qui se réfèrent eux aussi aux modalités d'action de ces navigateurs. Il convient par conséquent de comprendre que l'expression « les vikings » ne saurait désigner une population, et encore moins une identité ethnique. L'habitude s'est donc répandue depuis quelques années, en particulier dans le monde anglophone, d'écrire « viking » sans majuscule initiale. De fait, nous n'écrivons pas « les pirates » ou « les flibustiers » avec une majuscule, et nous écrivons de plus en plus « les croisés » avec une minuscule : il est donc logique et cohérent d'en faire de même avec « les vikings ». L'usage de la minuscule participe de la désessentialisation : les vikings n'étaient pas des gens qui *étaient* quelque chose, mais des gens qui *faisaient* quelque chose – en l'occurrence des hommes qui avaient pour habitude de recourir à la *víking*, expédition maritime, pour s'enrichir.

Philippe HRODEJ (dir.), *Histoire des pirates et des corsaires, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 77-90.

¹² BARBARANI Francesco, « Recherche et emploi des richesses parmi les Scandinaves de l'âge des Vikings », *Cahiers des Annales de Normandie*, n° 23, 1990, p. 71-87.

¹³ Inscription U792, Tillinge, Uppland, Suède : texte sur le site « Runic Dictionary » [en ligne, <http://skaldic.abdn.ac.uk/db.php?id=15277&if=runic&table=mss>] ; nous traduisons.

¹⁴ JESCH Judith, « Old Norse *víkingr* : a question of semantics », in Carole HOUGH et Kathryn A. LOWE (dir.), *Lastworda betst. Essays in memory of Christine E. Fell with her unpublished writings*, Donington, Shaun Tyas, 2002, p. 107-121.

¹⁵ *Annales de Saint-Bertin*, an. 841, 843, 851, 853.

¹⁶ WRIGHT Thomas (éd.), *Anglo-Saxon and Old English Vocabularies*, Londres, 1884, Trübner & Co., col. 111.

¹⁷ FELL Christine E., « Old English *wicing* : a question of semantics », *Proceedings of the British Academy*, n° 72, 1986, p.295-316.

Venons-en brièvement aux variantes régionales qui servent à désigner les vikings. Ainsi, dans les travaux portant sur l'Orient byzantin et slave, on les appelle surtout Rus' et Varègues¹⁸. Il s'agit de toute évidence du même type d'activité, désignée par un vocabulaire différent : c'est seulement parce que le mot *Normanni* est typique des textes latins continentaux et absent des textes grecs ou slaves qu'on a parfois cette impression, à la lecture de certains ouvrages, que les « Varègues » d'Orient étaient différents des « Normands » d'Occident. Or il apparaît que de nombreuses carrières de vikings se déroulaient « à l'Est et à l'Ouest », comme en témoignent plusieurs inscriptions runiques, comme celle-ci, érigée en Suède en l'honneur d'un certain Holmsteinn : « Il a longtemps été à l'Ouest, mais il est mort à l'Est, avec Ingvar¹⁹ ». De fait, on connaît plusieurs de ces carrières, comme celles d'Olaf Tryggvason et d'Harald le Sévère, qui ont tous deux servi dans la « garde varègue » de l'empereur byzantin avant d'aller guerroyer en Occident, entre l'Angleterre et leur Norvège natale. En tout cas, les appellations en vigueur en Orient ne sont pas plus ethniques, du moins dans leur origine, que des mots comme « vikings » ou « pirates ». Le mot « Rus' » (en grec *Rhôs*, en arabe *ar-Rus*), qui désigne au IX^e-X^e siècle des hommes qui parcourent les fleuves de l'Est européen, dérive soit du finnois *ruotsi*, qui désigne des équipes de rameurs, soit du verbe norrois *róa*, qui signifie « ramer »²⁰. Quant à « Varègues », terme qui a remplacé le précédent à Byzance à partir du XI^e siècle²¹, il est l'adaptation en grec (*Varangoi* ou *Variagoi*) puis en slavon (*Varegu*) du mot norrois *Væringar*, qui semble se référer au fait que les hommes étaient unis par la foi jurée, par un pacte (*vár*)²². Ces termes n'étaient donc pas ethniques, et ils n'est pas certain qu'ils aient seulement été appliqués à des individus d'origine scandinave : certes, les *Rhôs* arrivés depuis Constantinople à la cour de Louis le Pieux en 839 ont bien été identifiés par les Francs comme des *Sueones*, c'est-à-dire des habitants de l'actuelle région de Stockholm²³, mais l'identité scandinave des *ar-Rus* rencontrés un siècle plus tard par le voyageur arabe Ibn Fadlan est moins assurée²⁴. Tout comme *víkingar*, *scipflotan* ou *piratae*, ces mots se réfèrent donc avant tout à une activité et à ses modalités, et non à une réalité ethnique.

¹⁸ Pour le premier mot, on trouve en français les graphies *Rus'* (plus savante) et *Rous* (qui convient mieux à la prononciation française) : elles correspondent au slavon *Rus'*, au grec *Rhôs* et au latin *Rutheni*. Pour le second, on trouve plus rarement la variante « Varangiens », plus proche du grec *Varangoi*.

¹⁹ Inscription Sö173, Tystberga, Södermanland, Suède ; trad. fr. MAREZ Alain, *Anthologie runique*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 276.

²⁰ DUCZKO Wladyslaw, *Viking Rus. Studies on the Presence of Scandinavians in Eastern Europe*, Leyde-Boston, Brill, 2004, p. 19-24 : il est d'ailleurs probable que le mot finnois soit dérivé du mot scandinave.

²¹ ANDROSHCHUK Fjodor, « The Vikings in the East », in BRINK et PRICE, *The Viking World*, op. cit., p. 517-542 (p. 533).

²² BLÖNDAL Sigfús, *The Varangians of Byzantium. An Aspect of Byzantine Military History*, éd. révisée par Benedikt S. BENEDIKZ, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 4-5.

²³ SHEPARD Jonathan, « The Rhos guests of Louis the Pious : whence and wherefore? », *Early Medieval Europe*, n° 4/1, 1995, p. 41-60 ; GARIPZANOV Ildar H., « The Annals of St. Bertin (839) and Chacanus of the Rhos », *Ruthenica*, n° 5/1, 2006, p. 7-11.

²⁴ Voir en dernier lieu l'article prudent de LAJOYE Patrice, « Les Rous d'Ibn Fadlan : Slaves ou Scandinaves ? Une approche critique », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), op. cit., p. 155-163.

Il apparaît en fait que chaque tradition linguistique a mis en place un vocabulaire spécifique pour désigner ces groupes de pillards et de guerriers, et cela en Orient comme en Occident. En Angleterre, par exemple dans la *Chronique anglo-saxonne* compilée à la fin du IX^e siècle, les vikings sont souvent appelés *hæðenan* (c'est-à-dire « païens »), mais aussi *Dene* (« Danois »), ou tout simplement *se here* (« l'armée ») ; *Norþmen* est beaucoup plus rare. La désignation proprement religieuse, qui insiste sur le fait que ces vikings étaient perçus comme étrangers à la religion chrétienne dominante, se retrouve aussi dans l'adaptation latine de la *Chronique* à laquelle se livre l'évêque gallois Asser dans son *Histoire du roi Alfred*, au début des années 890 : les vikings y sont presque toujours appelés *pagani*²⁵. Cet usage rappelle celui qui domine alors en Irlande, du moins dans les textes vernaculaires, où ils sont habituellement appelés *geinti* (« gentils », c'est-à-dire « païens »), et parfois même *cenél na pagán* (« clan des païens »)²⁶. Mais on trouve aussi dans ces mêmes textes le mot *gaill* (« étrangers »), qui se décline parfois en *Finggaill* (« étrangers blancs »), *Dubgaill* (« étrangers noirs »), voire *Gall-goídil* (littéralement, « étrangers irlandais »), termes qui désignent tous des groupes vikings différents, et souvent concurrents.

Il convient enfin d'ajouter quelques mots sur les étiquettes nationales – Danois, Norvégien et Suédois – qui font eux aussi l'objet d'une utilisation de plus en plus prudente dans les travaux récents. Ces termes sont certes attestés dès l'époque viking : le substantif *Dani* (en vieil anglais *Dene*) et l'adjectif *Dacicus* (*Denisc*) sont très répandus, de même que le nom des *Sueones*, connu de l'entourage de Louis le Pieux dans les années 830 ; le nom de la Norvège (*Norðweg*) est attesté en vieil anglais dès le IX^e siècle. Le problème est que ces mots n'avaient pas le sens étroitement national qu'on leur attribue depuis la consolidation des royaumes scandinaves au XI^e-XII^e siècle. En vieil anglais par exemple, les mots *Dene* et *Denisc* désignaient deux réalités, qui ne se référaient ni l'une ni l'autre à ce que nous appellerions des Danois : *Dene* désignait soit l'ensemble des Scandinaves (ou des individus identifiés comme tels), soit les populations implantées en Angleterre, en particulier dans le Danelaw, qui revendiquaient une spécificité « danoise »²⁷. De fait, les auteurs médiévaux ne se souciaient guère de la provenance précise des bandes armées auxquelles ils faisaient face : ils distinguent rarement une bande armée d'une autre par son origine ethnique ou géographique, mais plutôt par le nom d'un chef (ils parlent de « l'armée de Guthrum » ou des « hommes de Rollon »), une base d'opérations (ce sont « les gens de Dublin »), une région d'implantation (les vikings d'York sont souvent appelés « les Northumbriens »), la taille de leur groupe (« la grande armée »), ou tout autre signe particulier (les étrangers « blancs » ou « noirs »). Ce qui comptait pour ces auteurs, ce n'était donc pas de

²⁵ Asser, *Histoire du roi Alfred*, éd. et trad. fr. Alban GAUTIER, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques de l'Histoire au Moyen Âge », n° 52, 2013, p. 9 (n. 26).

²⁶ NÍ MHAONAIGH Máire, « Friend and foe : Vikings in ninth- and tenth-century Irish literature », in CLARKE Howard B., EAD. et Ó FLOINN Ragnall (dir.), *Ireland and Scandinavia in the Early Viking Age*, Dublin, Four Courts Press, 1998, p. 381-402 (p. 387-388).

²⁷ La principale référence à consulter est sans doute DOWNHAM Clare, « Viking ethnicities : a historiographic overview », *History Compass*, n° 10/1, 2012, p. 1-12. Voir aussi HADLEY Dawn M., « Viking and native : re-thinking identity in the Danelaw », *Early Medieval Europe*, n° 11/1, 2002, p. 45-70, et DOWNHAM Clare, « 'Hiberno-Norwegians' and 'Anglo-Danes' : anachronistic ethnicities and Viking-Age England », *Mediaeval Scandinavia*, n° 19, 2009, p. 139-169.

savoir si Rollon était norvégien ou danois²⁸, mais où il opérait et quelles étaient ses relations avec la population neustrienne et ses élites : pour l'historien Richer de Reims à la fin du X^e siècle, le Normand Guillaume Longue-Épée (v. 927-942), fils de Rollon, était donc un duc, chef ou prince « des pirates²⁹ ». On renverra ici aux travaux de Pierre Bauduin, qui a mis en lumière les procédures par lesquelles Rollon et ses hommes se sont « accommodés » à leur nouvel environnement neustrien³⁰. L'abandon des étiquettes régionales, ethniques ou nationales montre qu'il ne s'agit plus de les rattacher à telle ou telle nation nordique d'aujourd'hui depuis laquelle ils auraient été transplantés, mais de les observer en train d'agir au sein des sociétés franque, anglo-saxonne, irlandaise ou slave, où ils se sont implantés et acculturés. C'est là tout le sens et l'intérêt de cette nouvelle question d'agrégation.

Cette grande diversité lexicale montre donc que, parmi les groupes maîtrisant l'écrit qui ont été confrontés d'une manière ou d'une autre au phénomène viking, chacun a rendu compte de leur identité avec son propre vocabulaire. Pour les Anglais, les Irlandais ou les Byzantins, les vikings étaient des « pirates », des « gens de la flotte », des « rameurs », des « Danois », des « païens », des « étrangers ». Les Francs sont donc les seuls à avoir insisté sur leur origine septentrionale en utilisant massivement le mot *Normanni*. Or ce mot insiste lui aussi sur l'étrangeté des vikings car, au même titre que *pagani*, *hæðen* ou *gaill*, il fait d'eux des « autres », et plus précisément des autres païens, ennemis des chrétiens. La « fureur des hommes du Nord » est en effet un discours qui émane des milieux monastiques, pétris de parallèles bibliques et nourris d'exégèse typologique³¹. Dans l'Ancien Testament (surtout dans le livre des Rois et chez les prophètes Isaïe ou Jérémie), c'est du Nord que vient la destruction, la sauvagerie, la fin du monde : l'allusion biblique faisait principalement référence à l'Assyrie, mais elle fonctionnait très bien pour les vikings. Et le Nord est aussi la terre de Gog et Magog, au-delà des portes caspiennes jadis fermées par Alexandre le Grand, une terre d'hommes à tête de chien qui suscite les craintes et les fantasmes³². L'expression « hommes du Nord » n'était pas une désignation géographique banale, neutre et innocente : elle faisait des vikings – qui, on le verra dans un chapitre ultérieur, étaient parfois chrétiens – des païens par excellence.

²⁸ Cette question continue à susciter l'intérêt des spécialistes, même si elle n'a guère de sens pour la période en question (la charnière du IX^e et du X^e siècle) : voir en dernier lieu BOUET Pierre, *Rollon. Le chef viking qui fonda la Normandie*, Paris, Tallandier, 2016, et IRLENDBUSCH-REYNARD Liliane, *Rollon : de l'histoire à la fiction. État des sources et essai biographique*, Bruxelles, Peter Lang, 2016.

²⁹ Richer, *Histoire de France*, t. I, ch. 20, 28 et 30, éd. et trad. fr. Robert LATOUCHE, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge », n° 17, 1964 : *dux piratarum, princeps pyratarum*.

³⁰ BAUDUIN Pierre, *La première Normandie (X^e-XI^e siècle). Sur les frontières de la haute Normandie : identité et construction d'une principauté*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2004.

³¹ COUPLAND Simon, « The Rod of God's Wrath or the People of God's Wrath ? The Carolingian theology of the Viking invasions », *Journal of Ecclesiastical History*, n° 42/4, 1991, p. 535-554 ; MALBOS Lucie, « “Gentes in aquilonis partibus” : peuples, royaumes ou “nations” scandinaves à l'époque viking ? », *Revue de l'Institut français d'histoire en Allemagne*, n° 6, 2014 [en ligne, <http://ifha.revues.org/8038>].

³² SCIOR Volker, *Das Eigene und das Fremde. Identität und Fremdheit in den Chroniken Adams von Bremen, Helmolds von Bosau und Arnolds von Lübeck*, Berlin, Akademie Verlag, 2002 ; FRAESDORFF David, *Der barbarische Norden. Vorstellungen und Fremdkategorien bei Rimbart, Thietmar von Merseburg, Adam von Bremen und Helmold von Bosau*, Berlin, Akademie Verlag, 2005.

Les origines du phénomène viking

La question des causes du phénomène viking fait partie des sujets qui, au cours des dernières années, ont fait l'objet de nombreuses discussions³³. Certaines idées, longtemps mises en avant par l'historiographie, ont été abandonnées : parmi elles, on citera les déterminismes climatiques – le réchauffement aurait entraîné la montée des eaux et une soudaine soif de terres – et démographiques – qui expliquent cette même soif par une surpopulation en Scandinavie même³⁴. De même, les explications de nature étroitement idéologique – les vikings, animés par le culte guerrier d'Odin, auraient attaqué l'Occident par haine du christianisme et en réaction à l'expansionnisme carolingien – doivent être considérées avec la plus grande prudence. D'autres raisons – plutôt sociales, économiques ou politiques – ont aujourd'hui la faveur des historiens. Mais il convient d'abord de préciser la chronologie du phénomène, car même ce point n'a rien d'évident.

Les premiers raids attestés par des sources contemporaines datent des années 790 : en 793 à Lindisfarne sur les côtes de la Northumbrie comme l'indique la correspondance d'Alcuin³⁵, en 794 en Irlande selon les *Annales d'Ulster*, en 799 dans l'Empire franc d'après les *Annales royales*. Mais toute une série de marqueurs suggèrent que le processus des expéditions vikings a probablement débuté dès le milieu du VIII^e siècle, voire un peu avant. La multiplication des fouilles archéologiques en Scandinavie même, ainsi que sur les côtes méridionales et orientales de la mer Baltique, suggère en effet que la plupart des conditions propres à l'époque viking existaient dans le demi-siècle qui précède la date traditionnellement mise en avant sur la base des sources écrites occidentales, voire un peu avant.

Parmi ces conditions, certaines sont en réalité bien plus anciennes. Depuis des siècles déjà, des Scandinaves avaient pris l'habitude de s'engager comme mercenaires au service de princes méridionaux : les trésors retrouvés en particulier au Danemark dès l'époque impériale romaine en témoignent. Les individus qui faisaient fortune au service de Rome ou de ses successeurs revenaient parfois au pays, où ils se constituaient des clientèles, se faisaient construire des demeures de grande taille destinées à asseoir leur autorité, et étendaient ainsi leur influence au-delà du cercle restreint de leur clan d'origine³⁶. Les chefs les plus ambitieux avaient ainsi les

³³ On consultera avec profit BARRETT James H., « What caused the Viking Age ? », *Antiquity*, n° 82, 2008, p. 671-685, qui fait le tour de la question en quelques pages bien menées.

³⁴ L'idée selon laquelle la Scandinavie est une « matrice des peuples » (*vagina gentium*) débordant sans cesse d'un trop-plein démographique qui se déverse en vagues d'envahisseurs sur les autres régions d'Europe est un *topos* de la littérature antique et médiévale, qui a eu une influence très forte sur une certaine historiographie, et ce jusqu'en plein XX^e siècle. Voir à ce propos GUIOMAR Jean-Yves, « “Les peuples du Nord”, matrice d'un système politique et culturel ? », *Revue du Nord*, n° 87/2, 2005, p. 567-576, et RIX Robert W., *The Barbarian North in the Medieval Imagination. Ethnicity, Legend, and Literature*, New York-Londres, Routledge, 2015.

³⁵ La date de 789, donnée comme celle du premier raid sur le Wessex, pourrait n'être qu'une reconstruction postérieure, et doit en tout cas être regardée avec prudence, comme l'a montré DOWNHAM Clare, « The earliest viking activity in England ? », *English Historical Review*, n° 132/1, 2017, p. 1-12.

³⁶ On peut penser, dès l'époque romaine, au site de Gudme (île de Fionie, Danemark). Au VI^e siècle, c'est le site de Lejre (île de Sjælland, Danemark), qui représente l'exemple le plus typique d'un centre royal en essor : voir CHRISTENSEN Tom, « Lejre beyond the legend – the archaeological evidence », *Siedlungs- und Küstenforschung im südlichen Nordseegebiet*, n° 33, 2010, p. 237-254, et NISSEN Anne,

moyens de recruter des hommes en plus grand nombre, de récompenser leurs services et leur dévouement de la façon la plus splendide et la plus honorable qui soit : par des dons de prestige, dons d'armes, d'esclaves, de vêtements, de chevaux, voire de terres. Mais si les structures sociales et politiques étaient déjà en place dès le II^e-III^e siècle de notre ère, la quantité de biens disponibles était encore trop réduite pour qu'elles débouchent sur la généralisation de l'activité viking : la Scandinavie restait une terre pauvre, largement à l'écart des principaux courants d'échange de l'ouest de l'Ancien Monde.

Or les changements semblent s'être accélérées à partir de la fin du VII^e siècle. L'intensification des échanges commerciaux est bien documenté du côté occidental, où le développement des *emporía* scandinaves (Ribe, Hedeby, Birka, etc.) dès la fin du VII^e siècle montre que ces régions avaient été intégrées aux réseaux du grand commerce (en particulier ceux des marchands frisons³⁷) bien avant le commencement officiel de l'époque viking. Mais l'essor du commerce concerne aussi, de manière spectaculaire, le côté oriental de la Scandinavie : on relève ainsi, à partir des années 770, un influx de monnaies arabes, en particulier de dirhams d'argent frappés dans le califat abbaside. Dans le même temps, les techniques de construction navale se modifient, avec en particulier l'apparition de la voile, probablement sous l'influence des navigateurs frisons : celle-ci est attestée en Scandinavie méridionale à partir du milieu du VIII^e siècle. Le navire viking, qui sous ses diverses déclinaisons est l'instrument principal des raids à venir, était désormais disponible³⁸. Ajoutons à cela que l'expansion franque en Frise (dès les années 720) puis en Saxe (à partir des années 770), mais aussi les premières vellétés d'évangélisation du Nord (l'Anglo-Saxon Willibrord, protégé du maire du palais Pépin II, aurait visité le Danemark aux environs de 700), eurent des répercussions dans tout le nord du continent européen. Au Danemark d'abord dès le tournant du siècle, un peu plus tard en Scandinavie péninsulaire, la concurrence entre les pouvoirs s'est accentuée, et certains souverains ont commencé à étendre leur domination sur des espaces beaucoup plus vastes que les tout petits royaumes qui caractérisaient jusqu'ici la région. La compétition entre pouvoirs rivaux au sein même de la société scandinave et l'expansion des royaumes les plus efficaces étaient en effet exacerbées par l'influx de richesses, tant depuis l'Orient que depuis l'Occident. Des produits comme le vin, les célèbres lainages frisons, les belles céramiques rhénanes, les épées franques si réputées, mais aussi les esclaves et bien entendu l'argent (monnayé ou non), étaient désormais disponibles en plus grandes quantités dans l'Europe du Nord. Les chefs les plus ambitieux pouvaient acquérir ces richesses de diverses manières : par le commerce dans les *emporía* ou sur les marchés locaux, que ces chefs cherchent à contrôler plus étroitement ; par le prélèvement

« Traditions littéraires et transmissions orales à la lumière des données archéologiques », dans JÉGOU Laurent, JOYE Sylvie, LIENHARD Thomas et SCHNEIDER Jens (dir.), *Faire lien. Aristocratie, réseaux et échanges compétitifs. Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 219-226.

³⁷ LEBECQ Stéphane, *Marchands et navigateurs frisons du haut Moyen Âge*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

³⁸ Sur les bateaux des vikings, on consultera surtout DURAND Frédéric, *Les Vikings et la mer*, Paris, Errance, 1996 ; CRUMLIN-PEDERSEN Ole, *Archaeology and the Sea in Scandinavia and Britain. A personal account*, Roskilde, Viking Ship Museum, 2010 ; et RIETH Éric, *Navires et construction navale au Moyen Âge. Archéologie nautique de la Baltique à la Méditerranée*, Paris, Picard, 2016.

plus ou moins contraint sur les communautés paysannes ; et bien sûr par les expéditions vikings, qu'elles soient pacifiques ou violentes (et elles souvent un peu des deux).

Ainsi, ce sont probablement les Occidentaux eux-mêmes – Francs, Frisons et Anglo-Saxons – qui tout au long du VIII^e siècle ont initié le processus d'intégration du Nord à leurs propres réseaux de navigation, de communications et d'échanges³⁹. Ce sont eux qui ont accoutumé les Scandinaves à échanger avec eux, à s'enrichir à leur contact et à utiliser cette richesse dans le cadre de leurs compétitions de pouvoir ; ce sont eux qui leur ont transmis les techniques de la navigation à voile et qui les ont incités à se lancer sur les routes maritimes de la mer du Nord pour venir eux-mêmes acquérir ces richesses en Occident ; ce sont eux enfin qui, indirectement, ont favorisé l'émergence de nouveaux pouvoirs royaux. Il est donc tout à fait probable que, pendant quelques décennies, la navigation des tout premiers vikings ait pris des formes moins violentes que celles qui allaient apparaître à l'extrême fin du VIII^e siècle : dès le milieu du siècle, les sources anglo-saxonnes témoignent de contacts accrus avec des « païens » – sans doute des Scandinaves – dont les autorités religieuses réprouvent les usages capillaires, vestimentaires, alimentaires ou culturels, mais qui semblent avoir noué des relations fructueuses avec les élites locales. Pendant un peu moins d'un siècle, certains chefs scandinaves – ceux dont les ressources étaient suffisantes pour leur permettre de faire construire des navires, de les armer et de recruter des équipages, voire de s'associer pour effectuer toutes ces opérations – ont donc pris l'habitude de sillonner les routes maritimes entre l'Angleterre, la Frise et le Danemark, et cela *at afla sér ffjár*, « pour s'enrichir » et augmenter le nombre et la qualité de leurs hommes.

Le tournant plus violent pris par le phénomène à la fin du VIII^e siècle n'est pas facile à expliquer, mais il convient d'abord de noter qu'il n'est en rien propre aux vikings ou aux peuples du Nord. Les Francs eux-mêmes n'étaient pas des pieds-tendres, et la pacification de la Saxe voisine avait été menée, dans certaines occasions, avec une brutalité extrême. C'est plutôt le caractère inattendu, incompréhensible et inacceptable des raids vikings, à la fois par le choix de leurs cibles (les églises et les monastères) et par certaines de leurs conséquences (comme la réduction en esclavage de captifs chrétiens, voire de clercs), qui explique pourquoi les auteurs latins ont tant déploré la « fureur des hommes du Nord »⁴⁰. Surtout, ce processus de brutalisation a lui-même connu plusieurs phases. Pendant près de quarante ans, les raids vikings en Occident n'ont frappé que des abbayes ou des localités assez isolées, comme Lindisfarne, Noirmoutier, ou des places situées sur les côtes de la Frise voisine. Ce n'est que dans les années 830, et plus encore après 840 quand la guerre civile déchire l'Empire franc, que des centres importants et bien défendus, par exemple des *emporia* comme Dorestad ou des villes de fond d'estuaire comme Nantes, ont été la cible d'attaques. Enfin, ce n'est qu'à partir de la fin des années 850 que de grandes opérations combinées ont véritablement fait trembler les pouvoirs en place, et ont même pu entraîner la destruction de royaumes anciennement et solidement établis, comme la Northumbrie ou la Mercie. Les vikings ont donc été extrêmement prudents dans un premier temps, et il a fallu plus d'un siècle pour que, en raison même de leurs succès, les premières

³⁹ LEBECQ Stéphane, « Les Occidentaux dans l'espace scandinave et baltique aux VIII^e-IX^e siècles. Qui ? Pourquoi ? Comment ? », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), *op. cit.*, p. 29-37.

⁴⁰ MALBOS Lucie, « Les raids Vikings à travers le discours des moines occidentaux. De la dénonciation à l'instrumentalisation de la violence (fin VIII^e-IX^e siècle) », *Hypothèses*, n° 16, 2012, p. 315-325.

expéditions se transforment progressivement en véritables entreprises de conquête et de colonisation.

Cette utilisation croissante de la violence dans les rapports des vikings avec les Occidentaux pourrait aussi résulter du transfert de pratiques devenues courantes depuis quelques décennies déjà dans d'autres régions avec lesquelles les Scandinaves étaient en contact. Le nord de la Scandinavie, mais aussi une bonne partie de l'intérieur de la Norvège et de la Suède actuelles, connaissaient alors un peuplement same, géographiquement beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui, après plus d'un millénaire de repli⁴¹. Le récit du voyageur Ohthere, consigné à la fin du IX^e siècle à la cour du roi Alfred⁴², montre que certains chefs vikings s'enrichissaient aussi à travers leurs relations avec les Sames, auprès de qui ils se procuraient en particulier des fourrures, mais aussi des biens de consommation plus courante comme le miel ou la viande de renne. Ici, la frontière entre l'échange, l'intimidation, l'extorsion et le pillage est très floue. Les développements propres à l'espace baltique sont sans doute assez analogues. Les sources écrites manquent cruellement pour les régions orientales, mais là encore plusieurs éléments pointent vers un développement des contacts plus précoce que ce qui a longtemps été supposé. Ainsi le développement de la présence scandinave sur les côtes méridionales de la Baltique est attesté dès la première moitié du VIII^e siècle⁴³, et la dendrochronologie (datation par les cernes du bois) montre que c'est peu après 750 que fut fondé l'établissement de Staraïa Ladoga, sur la rive sud du lac Ladoga⁴⁴. Or les Scandinaves faisaient face, dans ces régions, à des entités politiques bien moins organisées qu'en Angleterre ou dans le royaume des Francs, et dont les systèmes de défense étaient moins élaborés. Les expéditions vikings ont donc pu y prendre bien plus vite un tour violent, les activités de piraterie remplaçant très tôt les échanges pacifiques.

En tout cas, une fois mis en œuvre, le phénomène s'est emballé et est devenu de plus en plus profitable et de plus en plus violent. Car tous les moyens étaient bons pour s'enrichir, et pour enrichir et récompenser les hommes que l'on avait recrutés. Une *viking* couronnée de succès permettait d'abord de s'enrichir par le commerce, car on ne partait pas toujours à vide : on pouvait emporter des biens dont les régions situées plus au sud étaient demandeuses – lingots de métaux, balles de fourrures, défenses de morse – et que l'on écoulait en échange de monnaies d'argent ou d'autres biens désirables comme le vin, le sel ou les épées franques. Mais une *viking* bien menée était aussi une expédition de piraterie, un raid de pillage destiné à s'emparer de biens matériels, de bétail et de captifs. Les premiers pouvaient enrichir directement les pirates, mais aussi être échangés contre d'autres marchandises dans un *emporium* lointain : ainsi, dans la première moitié du IX^e siècle, les vikings semblent avoir régulièrement extorqué du sel dans la région de Noirmoutier ; or un tel produit, qui pour avoir de la valeur devait être saisi en

⁴¹ Les Sames ou Sami sont des populations nomades ou semi-nomades de langue finno-ougrienne, que l'on désigne plus couramment sous le nom (à l'origine péjoratif) de Lapons.

⁴² BATELY Janet et ENGLERT Anton (dir.), *Ohthere's Voyages. A late 9th-Century Account of Voyages Along the Coasts of Norway and Denmark and its Cultural Context*, Roskilde, Viking Ship Museum, 2007.

⁴³ SINDBÆK Søren, « Scandinavian settlement south of the Baltic Sea », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), *op. cit.*, p. 167-176.

⁴⁴ KIRPICHNIKOV Anatolij N., « Early Ladoga during the Viking Age in the light of international cultural transfer », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), *op. cit.*, p. 215-230.

grande quantité, ne pouvait qu'être revendu sur un marché⁴⁵. Quant aux captifs, on pouvait soit les vendre comme esclaves, soit (s'ils étaient riches) les échanger contre une rançon : c'est ce qui arriva en avril 858 à Louis, abbé de Saint-Denis et archichancelier royal, et à son demi-frère Gauzlin, évêque de Paris, tous les deux cousins germains du roi Charles le Chauve, qui versa pour eux une énorme rançon⁴⁶. Autre bon moyen d'acquérir des richesses, la négociation avec les autorités locales impliquait le plus souvent le versement par celles-ci d'un tribut, en échange duquel les vikings s'engageaient à quitter la région au plus vite : la pratique – que les sources n'osent pas toujours mentionner tant elle est jugée déshonorante, ou qu'elles maquillent sous la forme d'un échange de dons⁴⁷ – est pourtant bien attestée dès le début du IX^e siècle, et elle se poursuit jusqu'en plein XI^e siècle sous la forme des *danegeld* et *heregeld* régulièrement versés par les rois anglo-saxons aux flottes qui attaquent leur royaume⁴⁸. Il était aussi possible de s'enrichir par le mercenariat, et de manière générale en entrant au service de souverains qui payaient bien⁴⁹. Des Rus' poussèrent jusqu'à Constantinople et formèrent une unité d'élite de l'armée du *basileus* connue sous le nom de « garde varègue » ; quant aux sources franques et anglo-saxonnes, elles sont remplies de ces vikings « apprivoisés » qui se soumettent aux rois chrétiens en échange de terres et de trésors, quitte à se retourner contre leurs employeurs. Un dernier moyen de faire fortune apparut enfin avec les grandes armées et le début des opérations de conquête. Il devint alors possible de récompenser ses hommes en leur distribuant des terres et en leur permettant de s'installer dans des régions conquises : dès la première moitié du IX^e siècle en Irlande, en Frise ou en Rus', au cours des années 870 et 880 dans le royaume d'York et le futur Danelaw, et bien sûr après 911 en Normandie.

La structure des troupes vikings

Dans tous les cas et quelle que soit l'échelle de l'entreprise, une expédition viking supposait le recrutement d'une bande d'hommes aguerris, désireux de se mettre au service d'un chef capable de les mener à la victoire et, par des moyens honorables et prestigieux, à l'aisance matérielle à laquelle ils aspiraient. Les travaux récents ont montré qu'au moins jusqu'au milieu du X^e siècle, les armées vikings – y compris les plus nombreuses comme cette « Grande Armée » qui envahit l'Angleterre en 865, ou celle qui assiégea Paris en 885-887 – étaient composées d'unités plus

⁴⁵ LEWIS Stephen, « Salt and the earliest Scandinavian raids in France : was there a connection? », *Viking and Medieval Scandinavia*, n° 12, 2016, p. 103-136.

⁴⁶ Pour une mise en perspective de cet épisode, qui se situe au cœur de la « crise du règne de Charles le Chauve », voir ISAÏA Marie-Céline, *Histoire des Carolingiens, VIII^e-X^e siècle*, Paris, Seuil, 2014, p. 281-286. Sur la pratique de la rançon, voir aussi le beau dossier mis au jour au Portugal par PIRES Helio, « Money for freedom : ransom paying to Vikings in Western Iberia », *Viking and Medieval Scandinavia*, n° 7, 2011, p. 125-130.

⁴⁷ BAUDUIN, *Le monde franc et les vikings, VIII^e-X^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 75-79

⁴⁸ COUPLAND Simon, « The Frankish tribute payments to the Vikings and their consequences », *Francia*, n° 26/1, 1999, p. 57-57 ; ABELS Richard, « Paying the Danegeld : Anglo-Saxon peacemaking with vikings », in Philip DE SOUZA et John FRANCE (dir.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 173-192 ; LAVELLE Ryan, *Aethelred II, King of the English, 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002, p. 73-77.

⁴⁹ ABELS Richard, « Household men, mercenaries and vikings in Anglo-Saxon England », in John FRANCE (dir.), *Mercenaries and Paid Men. The Mercenary Identity in the Middle Ages*, Leyde-Boston, Brill, 2008, p. 143-165.

petites, de simples « bandes armées » qui s'agrégeaient selon les circonstances pour former à l'occasion des armées plus importantes. Plus petites et bien plus soudées que les grandes armées qui firent trembler les rois, ces communautés de guerriers comptaient quelques bateaux et leurs équipages, et il faut probablement compter leurs hommes en centaines plutôt qu'en milliers. Leurs membres étaient unis par des serments, une vie commune, une camaraderie vécue, et (dans une certaine mesure) un sentiment de fidélité à leur chef, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne connaissaient pas la compétition interne, voire la trahison⁵⁰.

En langue norroise, cette « institution » de la bande armée portait le nom de *lið* (et peut-être aussi *hirð*), et quelques sources contemporaines y font référence. Ainsi, les *Annales de Saint-Bertin* signalent qu'au cours de l'hiver 861-862, alors qu'une grande armée viking cherchait à se maintenir dans le nord-ouest de la France actuelle, « ils se séparèrent selon leurs affinités en groupes affectés à divers ports de la côte, et ce jusqu'à Paris⁵¹ ». L'expression « leurs affinités » correspond au latin *suas sodalitates*, littéralement « leurs groupes de camarades ». Or on a vu plus haut que le mot *vár* (pacte, foi jurée) serait à la racine du terme norrois qui a donné le mot « varègue ». Enfin, il n'est pas rare que des propriétaires de moindre fortune et de moindre assise sociale se soient entendus pour construire ensemble un ou plusieurs navires, et partir ensemble outre-mer : ici aussi, l'association (ou *félag*) prenait éventuellement la forme d'un accord juré⁵². Ces diverses expressions mettent donc en lumière l'importance du serment et de la fidélité au chef, mais aussi des liens de camaraderie et de fraternité jurée créés entre les hommes. Là aussi, les inscriptions runiques de Suède s'avèrent intéressantes, puisque plusieurs mentionnent dans quel groupe tel ou tel guerrier viking était intégré, comme celle-ci, qui rapporte la mort d'un guerrier varègue, tombé vers 1045 dans la célèbre expédition menée par Ingvar « le Grand Voyageur » : « Spjute et Halvdan, ils ont érigé cette pierre à [la mémoire de] Skarde, leur frère, qui partit vers l'Est avec Ingvar. En Serkland [pays des Sarrasins ?] repose le fils d'Övind⁵³ ».

Comment ces bandes étaient-elles créées et maintenues ? Les chefs s'entouraient peut-être en priorité d'hommes issus de leur région d'origine, mais cela ne signifie pas que tel était le cas pour l'ensemble du groupe. Le pragmatisme régnait quand il s'agissait de recruter de bons combattants, prêts à naviguer dans des conditions parfois difficiles. On trouvait donc dans tout groupe de vikings des proches du chef, des clients et des dépendants désireux de s'élever et de

⁵⁰ Je renvoie en particulier à RAFFIELD Ben, GREENLOW Claire, PRICE Neil et COLLARD Mark, « Ingroup identification, identity fusion and the formation of Viking war bands », *World Archaeology*, vol. 48, n° 1, 2015, p. 35-50 ; RAFFIELD Ben, « Bands of brothers: a re-appraisal of the Viking Great Army and its implications for the Scandinavian colonization of England », *Early Medieval Europe*, n° 24/3, 2016, p. 308-337. Voir aussi GAUTIER Alban, « Nature et mode d'action des bandes armées vikings : quelques réflexions pour la fin du IX^e siècle », à paraître dans la *Revue d'histoire nordique*.

⁵¹ *Annales Bertiniani*, s. a. 861, éd. Georg WAITZ, Hanovre, Hahn, coll. « Monumenta Germaniae Historica, SS rer. Germ. », vol. 5, 1883, p. 56 ; nous traduisons.

⁵² Sur la *félag* (noter la parenté étymologique avec l'anglais *fellow*), voir JESCH Judith, *Ships and Men in the Late Viking Age. The Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbridge, Boydell, 2001, p. 232-235.

⁵³ Inscription Sö131, Stora Lundby, Södermanland, Suède ; trad. fr. MAREZ, *Anthologie runique*, op. cit., p. 297. L'identité précise du *Serkland* n'est pas certaine. Sur cette expédition, voir le chapitre « La diaspora viking ».

faire eux aussi fortune, mais aussi des aventuriers de toutes origines, des déserteurs francs ou anglo-saxons, et des esclaves en rupture de ban. De ce fait, les bandes vikings n'étaient pas des groupes ethniquement homogènes, « naturellement » constitués à la suite de leurs chefs parce qu'ils étaient leurs parents ou leurs compatriotes. La variabilité de ces groupes s'observe par exemple à travers l'analyse des squelettes d'un charnier de la fin du X^e siècle, découvert en 2008 à Weymouth, sur la côte du Dorset. Les hommes tués et enterrés là – plus de cinquante d'hommes jeunes, âgés de quinze à trente ans, la plupart décapités à coups de hache et surtout d'épée – formaient sans doute une seule et même bande de pillards, ou au moins une grande partie de celle-ci : surpris par des Anglais, ils ont tous été exécutés et ensevelis sommairement. Or l'analyse isotopique de leurs restes osseux a montré qu'ils avaient grandi dans des régions assez diverses de l'Europe du Nord, depuis le sud de la mer Baltique et la Russie jusqu'au nord du cercle polaire arctique⁵⁴. À défaut de diversité ethnique, qu'une analyse chimique ne peut évidemment prouver, c'est une diversité d'origines géographiques qu'indique cet exemple.

Ces « équipes de base », qui formaient comme les briques de toute armée viking d'une certaine taille, pouvaient aussi bien opérer en solo, par des coups de main ponctuels, qu'en combinaison avec d'autres groupes. Cela explique la grande instabilité des armées vikings : la *Chronique anglo-saxonne* ou les diverses annales franques ne cessent de signaler que telle ou telle armée s'est divisée en deux ou trois groupes, ou que les vikings qui opéraient dans une région ont au contraire été rejoints par une autre bande de pillards. Les armées des vikings se recomposaient donc au gré des alliances et des mésententes entre chefs, des opportunités et des difficultés rencontrées. C'est en partie pour cette raison que les rois et empereurs francs et anglo-saxons, habitués à des structures de pouvoir plutôt verticales, ont eu tant de mal à les stabiliser et à conclure des accords durables avec leurs chefs : s'entendre avec un seul chef n'était pas une stratégie très efficace. La seule solution praticable était, bien souvent, de jouer une bande de vikings contre les autres, d'employer certains d'entre eux (et donc de leur verser un tribut, en leur fournissant les richesses qu'ils étaient venus chercher) pour éviter qu'un nombre plus important de pillards ne mette le pays en coupe réglée. Certains souverains comme Charles le Chauve ou Alfred le Grand firent montre d'une certaine habileté dans la diplomatie complexe qu'impliquait la négociation avec des groupes aussi instables.

Le cas de la « Grande Armée » (en vieil anglais, *se micel here*) apparue sur les côtes de l'Est-Anglie à la fin de l'année 865 a récemment été étudié à nouveaux frais par Shane McLeod. À partir d'une relecture attentive des sources écrites, mais aussi d'indices archéologiques (certes encore assez ténus), celui-ci a suggéré que la plupart des « païens » ou « Danois » qui ont envahi l'Angleterre en 865 n'étaient pas venus directement de Scandinavie. Beaucoup avaient grandi en Frise, où un pouvoir « danois » s'était mis en place dans les années 840 à la faveur des guerres civiles franques, ou en Irlande où, dès les années 810, des vikings avaient fondé des

⁵⁴ LOE Louise, BOYLE Angela, WEBB Helen et SCORE David, *'Given to the Ground' : A Viking Age Mass Grave on Ridgway Hill, Weymouth*, Oxford, Oxford Archaeology and Dorset Natural History and Archaeological Society, 2014 ; BOYLE Angela, « Death on the Dorset ridgeway : the discovery and excavation of an early medieval mass burial », in Ryan LAVELLE et Simon ROFFEY (dir.), *Danes in Wessex. The Scandinavian Impact on Southern England, c. 800-c. 1100*, Oxford, Oxbow Books, 2016, p. 109-121.

comptoirs comme Dublin ou Limerick⁵⁵. Combien des guerriers de la « Grande Armée » étaient effectivement les fils de Scandinaves implantés dans ces régions dans la première moitié du IX^e siècle ? Combien étaient des Frisons ou des Irlandais qui avaient trouvé dans l'arrivée des vikings un moyen d'échapper à leur condition, ou un refuge face à des difficultés ? La « Grande Armée » était composée en majorité d'hommes jeunes, âgés de moins de trente ans : nés en Irlande ou en Frise, peut-être de mère irlandaise ou franque, c'est là qu'ils avaient grandi, et ils n'avaient jamais vu la Scandinavie. Le caractère proprement scandinave du phénomène viking ne saurait certes être nié, car son origine en est bien en Scandinavie, mais il doit être nuancé. Les « Danois païens » qui envahirent l'Angleterre en 865 vivaient depuis longtemps – et, pour certains, depuis leur naissance – au milieu des Occidentaux chrétiens, dont ils connaissaient les usages, les forces et les faiblesses. C'est sans doute pour cela qu'ils surent si bien s'insérer dans le jeu politique des royaumes anglo-saxons, et le détourner à leur profit.

⁵⁵ MCLEOD Shane, *The Beginning of Scandinavian Settlement in England. The Viking 'Great Army' and Early Settlers, c. 865-900*, Turnhout, Brepols, 2014.